

Henri Pourrat et Suzanne Renaud

Une amitié épistolaire et la naissance d'un livre, *Romarin ou Annette et Jean*

Des études¹ et des éditions récentes ont été consacrées en Dauphiné à la vie et à l'œuvre de Suzanne Renaud, née à Lyon à la fin du XIX^e siècle, qui habita pendant trente années à Grenoble, puis alla vivre à Petrkov en Bohême auprès du graveur tchèque Bohuslav Reynek. Elle avait épousé en 1926 ce grand artiste, également poète et traducteur, qui n'a cessé d'être admiré avec ferveur dans son pays.

Rappelons seulement ici que cette union entre une femme poète française et un artiste tchèque naquit tel un conte... Suzanne Renaud venait en effet de publier en 1922, aux éditions du Pigeonnier à Saint Félicien en Vivarais, son premier recueil, *Ta vie est là...*, lorsque moins d'un an après cette parution, le jeune traducteur tchèque Bohuslav Reynek découvrit ce livre dans son pays. Il décida de se rendre à Grenoble, pour demander à l'auteure de *Ta vie est là...*, l'autorisation de traduire ce recueil.

Le destin de Suzanne Renaud se tissa dans cette rencontre. Durant les dix dernières années qui suivirent son mariage elle vécut l'été à Petrkov, l'hiver à Grenoble. Puis, peu avant la guerre, Reynek emmena définitivement sa compagne dans sa Bohême natale.²

Suzanne Renaud disparut de l'horizon des lettres françaises.

En 1947, plus de dix années ont passé depuis que Suzanne Renaud a quitté la France.

Avec tristesse, et une révolte contenue, elle a supporté les événements de Munich, puis la guerre. La beauté et la profonde culture d'un pays où, traduite et illustrée par son mari son œuvre est publiée depuis vingt ans, ne réussissent pas à lui faire oublier qu'elle vit loin de sa patrie, et combien fragile est l'âme d'un être déraciné.

Elle songe à revoir sa famille, et son pays natal.

Courageusement, malgré les tracasseries administratives et l'insécurité d'un voyage à cette époque, elle parvient en août 1947 à revenir à Grenoble. Là, elle revoit avec grand plaisir ses amis dauphinois, puis elle se rend à Lyon, auprès de sa sœur. Chez ses neveux, Suzanne et Yves Dutheil, vient de naître une petite fille. L'enfant porte le prénom de l'héroïne de *Gaspard des montagnes*, Anne-Marie Grange, et a pour parrain Henri Pourrat, l'auteur de cette saga auvergnate.

Ainsi s'ouvrirent les relations entre Suzanne Renaud et l'écrivain français.

Déjà, par l'intermédiaire des parents de la petite Anne-Marie, Henri Pourrat a reçu deux recueils de Suzanne Renaud, *Ailes de cendre* et *Victimae Laudes*. Il aimait les poèmes, écrivait à leur auteure. Aussitôt se noua une amitié épistolaire. Fidèle durant douze années, elle ne s'éteindra qu'à la mort d'Henri Pourrat, en 1959.

Mais l'auteure de nombreux poèmes publiés en Tchécoslovaquie et l'écrivain ambertois ne se sont jamais rencontrés.

À la fin de son bref séjour à Lyon, Suzanne Renaud repartit en Tchécoslovaquie, où elle demeura jusqu'à la fin de sa vie.

Lorsque commence leur correspondance, le nom et l'œuvre d'Henri Pourrat ne sont pas une découverte pour Suzanne Renaud qui dans sa première lettre, relate quelques souvenirs : "Quand mon mari qui n'était alors qu'un lointain ami me racontait ses rêveries et ses lectures il était question de vous ; ensuite, nous avons été des amis de 'Champs' trop vite disparu. Plus tard, c'est mon second fils qui vous a connu vers sa septième année ; je lui faisais de petites lectures françaises et c'était souvent 'Le village rouge' ou quelque description de fougères et de fleurs sauvages."

Suzanne Renaud et Bohuslav Reynek avaient été en effet avant la guerre des lecteurs de l'*Almanach des Champs*, une collection dirigée par Henri Pourrat aux Horizons de France, où s'exprimait la voix des écrivains de la terre. Bohuslav Reynek y découvrit des œuvres à traduire, de Camille Mayran et de Giono, notamment. Le travail d'un autre traducteur tchèque, Jan Čep, ami d'Henri Pourrat, révéla dès 1932 *Gaspard des montagnes* en Tchécoslovaquie.

Henri Pourrat avait définitivement regagné son Auvergne natale en 1938. Retiré à Ambert, il écrivait durant la guerre *Vent de Mars*, œuvre couronnée du prix Goncourt en 1941. Une santé précaire oblige cet homme depuis toujours ancré dans son terroir, à de nombreuses heures de repos et à de longues marches en plein air. Coiffé d'un grand chapeau immortalisé par le photographe Albert Monier, Henri Pourrat arpente depuis des années ces monts du Livradois, et autres lieux dont il évoque le mystère et les légendes dans ses livres.

Les bergeries d'Auvergne, "la forêt de digitale et de fougère, [...] les hautes ancolies qu'elle aime voir se balancer dans la lumière", Suzanne Renaud les a souvent imaginées en lisant *Le meneur de loups*, *Sous le pommier*, ou

¹ 1983 : *Un grand poète, la dauphinoise Suzanne Renaud*, par Pierre Dalloz.

1990 : *Suzanne Renaud (1889-1964). La vie grenobloise et les années d'exil du poète*, par A. Auzimour.

² 1991 : *Bohuslav Reynek (1892-1971). Les années grenobloises du graveur tchèque*, par A. Auzimour.

L'Homme à la bêche. Henri Pourrat possède, elle le sait bien, un “sens profondément émouvant de la nature et de la destinée humaine”, ce qu'elle vient de méditer également dans *La Bienheureuse Passion*, un livre publié en 1946 où “l'auteur, juge-t-elle, a mis l'expérience de toute une vie de poète et de chrétien”.

Pour Suzanne Renaud, séparée de sa culture originelle, la rencontre avec l'écrivain est, dit-elle, “un sourire de la Providence, placé au détour de son chemin difficile.” Le poète n'a jamais oublié son émotion en recevant la première lettre d'Henri Pourrat. En un chaleureux éloge de *Victimae Laudes*, l'écrivain rend hommage à cette œuvre publiée en 1939, et véritable acte de résistance littéraire : “Comme c'est bien qu'une française ait pu écrire en poèmes, d'une telle qualité, ces louanges de la première victime. Je me rappelle ce que Jan Čep me disait en 39 [...], – (Trahis ! Trahis !) – Cette stupeur, cette colère. Je retrouve cela dans vos vers. J'y retrouve même ce que je connais mal et que j'ai imaginé souvent, les routes bordées de pommiers, le village au bord de l'étang, l'auberge, les filles comme des coquelicots, le colporteur – et le vieux Prague, les boutiques basses aux lueurs de marais – et je ne sais quoi de plus qui est le rêve de ce peuple, plein de pommes et de noisettes, de pavots et de roses.”

Henri Pourrat évoque ici la vigueur et la rare beauté du poème *La Ville aux cent clochers*, le dernier du recueil *Victimae Laudes* et l'un des plus longs de l'œuvre poétique de Suzanne Renaud.

Moins d'un an après ces premiers échanges de lettres entre le poète et l'écrivain, survient en Tchécoslovaquie le “Coup de Prague”. Amertume et anxiété, humiliation... À Petrkov comme dans chaque foyer, les soucis déferlent de toutes parts. Il faut vivre “sans sécurité, avec une liberté très limitée, des inquiétudes continuelles sur la situation matérielle, [...] et dans l'angoisse de vieillir dans ce terrible monde, si étranger.”

Plus que jamais, Suzanne Renaud a besoin de l'amitié de son pays.

Comme tous ceux qui, de cette lointaine Bohême brutalement isolée du reste du monde, ont alors reçu les lettres à l'écriture ample, régulière et souple de cette femme généreuse et calme, Henri Pourrat découvre une sensibilité frémissante, une spiritualité profonde, un sens de l'humour, et aussi ce don de l'image juste qui rend très attachante l'œuvre de Suzanne Renaud.

Un flot de senteurs et de couleurs venues de Petrkov au fil des saisons pénètre soudain l'univers de l'écrivain : “ciels teintés d'ivoire et d'or... ou couleur de bruyère fanée”, lorsque se prolonge en Bohême une arrière-saison douce... Puis, voici le temps de l'Avent. Les petits garçons tchèques se poursuivent sur la glace des étangs en chantant à Noël : “Koleda ! Koleda !” Entrée, dit-elle, dans “le cloître mélancolique de la vie hivernale”, Suzanne Renaud écrit à Henri Pourrat en décembre 1950 : “Il y a beaucoup de neige cette année, et beaucoup de baies rouges comme des gouttes de sang joyeux, le sang d'un enfant qui se serait piqué les doigts aux épines de l'arbre enchanté. [...] Que Dieu nous donne à tous la paix véritable, pareille à une belle nappe de neige où les pattes d'oiseaux inscrivent leurs petits messages célestes !” Recueillie en la sainte veillée, Suzanne Renaud a une pensée pour tous ses amis, elle n'oubliera jamais de partager avec Henri Pourrat cette fête de Noël, comme celle de la lumière pascale.

Tout au long de cette correspondance, les paysages d'Ambert et de Petrkov entrent alors en résonance, s'appellent et se répondent en de beaux passages descriptifs. En Auvergne, “les chênes et les érables prennent leurs teintes d'automne, les nuages s'emmêlent aux montagnes [...], raconte à son tour Henri Pourrat. Hier, ma femme et moi sommes allés chercher un peu de froment, pour nos sept ou huit poules blanches, et en revenant, par la route aux beaux tournants qui redescend sur Ambert, nous regardions une demi-lune verte, très haut dans le ciel qui prenait des tons roses au fond du Sud, et la montagne aussi rosissait, à peu près débarrassée de sa neige, pourtant. Le monde de Dieu rafraîchit, et le monde des hommes nous brûle”.

Par leurs échanges, les lettres de Suzanne Renaud et d'Henri Pourrat donnent également au lecteur intéressé un reflet des parutions et de quelques milieux littéraires de l'époque. Ami de Jean Paulhan et d'Alexandre Vialatte, Henri Pourrat découvre les liens anciens de Suzanne Renaud avec les poètes du Pigeonnier, avec le romancier Bernanos, et avec Giono, qui de Manosque vient d'envoyer à Petrkov son livre *Village*, “un bon texte, commente Suzanne Renaud, simple, illustré avec fraîcheur par l'une de nos amies.”³ Une revue, ou un journal, un livre venus de France, avaient toujours été une manne pour l'exilée. Henri Pourrat ne manque pas d'adresser à sa lointaine amie tous ses ouvrages, dès qu'ils paraissent.

Cependant, en ce début des années cinquante, les plus dures de la période stalinienne, “un vide douloureux”, mine Suzanne Renaud.

Elle n'écrit plus, et en souffre.

Sous le titre *La porte grise*, Suzanne Renaud vient de rassembler et de publier quelques poèmes anciens datant d'avant et pendant la guerre : “Pouvez-vous travailler dans ce monde calamiteux ? interroge-t-elle. [...] On comprend de plus en plus que la foi est une vertu.”

Bohuslav Reynek se réfugie dans la gravure, – c'est l'époque de la série du livre de *Job* – Suzanne Renaud relit ses psaumes. “Nolite timere”, ne vous inquiétez de rien, est-il écrit dans l'Évangile. Mais trop souvent l'espérance chrétienne du poète vacille.

³ Édith Berger (1900-1994) peintre amie de Giono, ayant vécu à Lalley dans Le Trièves (Isère).

Une vie de Saint Robert, *La Maison-Dieu*, que lui envoie Henri Pourrat en 1950, enchantera particulièrement Reynek qui répond aussitôt, non sans un jugement sévère sur ses contemporains : “Il faut que je vous remercie de ces pages si profondément importantes, si proches de l’esprit des Béatitudes. Si les chrétiens d’aujourd’hui égarés dans les ‘actions sociales’ [...] pouvaient encore assimiler des livres pareils, qu’ils seraient vite ramenés aux Évangiles et sauvés immédiatement.”

Reynek et Pourrat avaient en commun une foi profonde, et, face au monde extérieur, la force de l’absence.

Henri Pourrat publie en 1951 un autre recueil d’hagiographies *Saints de France*, que liront avec enthousiasme Suzanne Renaud et Bohuslav Reynek. Ce beau livre est “un souffle d’espérance, de confiance en notre pays, un regard levé. [...] Les vieux saints de bois au bord des fontaines sortent de l’ombre, s’illuminent en leur atmosphère rustique ou ménagère, le cœur débordant d’attente, et d’espérance en la vie supérieure. Il faut être avec eux, ensemble devant l’énorme énigme [...]. Pour un moment encore les uns proches des autres, avant d’être séparés...”

Au pied des vieux arbres de Petrkov où vers le soir elle se promène auprès des pervenches en fleurs, Suzanne Renaud sent parfois, elle aussi, cette présence de Dieu, familière, simple, telle que la grave Bohuslav Reynek dans ses eaux-fortes.

Par delà les sorbiers qui bordent le parc au couchant, le regard du poète s’attarde sur “une prairie au bord d’un étang, une prairie comme toutes celles où nous avons couru dans notre enfance, plus grave, pourtant, plus secrète. [...] On n’y voit guère qu’une vieille femme au visage de noix serré dans l’austère fichu ou une fillette menant la vache. Si c’est la fillette elle chante, quelques notes plaintives. Alors le paysage écoute, s’approfondit encore. Il a reconnu ces chansons.”

Depuis quelque temps déjà, Suzanne Renaud s’intéresse à la poésie populaire de son pays d’adoption. Elle a maintenant une connaissance approfondie de la langue tchèque, se sent proche de ce peuple des campagnes, héritier des croyances traditionnelles, et si naturellement religieux. Autrefois tournée vers la vie littéraire et artistique du Grenoble d’entre-deux-guerres, elle avait à son arrivée en Bohême appris à vivre au rythme des travaux de la terre. Sur le domaine familial de Petrkov dont les labours se déroulent jusqu’à la lisière de la forêt, elle observe, d’un regard désormais averti de la vie rurale, les gelées qui menacent les récoltes prochaines, ou bien, le beau foin d’un vert argenté levé après des pluies abondantes.

Non loin de l’étang se dresse, sur une légère hauteur, une croix en plein champ, solitaire et désertée, témoin d’une vie rurale et religieuse autrefois mêlées. Suzanne Renaud se souvient de ce séjour d’un an à Stará Říše, auprès de l’étonnante famille Florian, lorsqu’en 1944 il avait fallu fuir la vieille maison de Petrkov occupée par les Allemands. De sa mémoire, de sa nouvelle culture, monte l’un de ces cantiques pieux que l’on chante au soir du Vendredi Saint, là-bas en Moravie, “un pays sévère et nu, couvert en cette saison d’une faible verdure ou, plus souvent encore, de cette dernière neige qui ressemble à un linceul moisi et rongé. Au bord de la route, une chapelle fruste, simple pilier de granit élargi en reliquaire contenant une “Pietà” ; on l’appelle *Boží muka* (Martyre de Dieu). Des gens sont réunis tout autour, des paysans comme ceux de chez nous. [...] Et voici ce qu’ils chantent : un chant d’une dévotion tendre et naïve...”

Lorsqu’il reçoit avec une lettre de Suzanne Renaud quelques unes de ces plaintes religieuses moraves, Henri Pourrat en éprouve un saisissement : “Je vous ai lue avec émotion. Comme ces poèmes me parlent. Si parents des chants de la Passion, de chants paysans que j’ai recueillis en patois, autrefois, de certaines ballades anciennes. [...] Et vous avez su traduire cela, qui est si difficile à traduire. Comme votre peuple est proche de notre peuple, le slave du celtique, en une grande communauté paysanne. [...] Je voudrais que d’autres puissent aimer ces poèmes comme je les aime.”

Cette tradition populaire, lui explique Suzanne Renaud dans ses lettres suivantes, vient de Bohême, de Moravie, de Silésie... Les textes de Bohême ont été réunis au XIX^e siècle par l’écrivain Erben, lui-même poète : “Né en 1811 dans une petite ville au milieu des grandes forêts, [...] devenu archiviste de la ville de Prague, il ne cessa d’aller chercher partout jusque dans les plus petits villages, ces trésors lyriques enfouis”. Trois volumineux recueils furent édités vers 1845, ainsi que, vingt ans plus tard, un autre recueil de deux mille deux cents chansons. Suzanne Renaud travaillait également sur un autre livre, publié à la même époque en Moravie par le prêtre catholique Sušil, auquel succéda dans la récolte des chansons moraves František Bartoš. Enfin, pour compléter ces sources très sérieuses où Suzanne Renaud puisait les textes originaux qu’elle voulait traduire, avait paru, vers 1939, le magnifique Špalíček : les poèmes populaires y sont calligraphiés, et finement illustrés de dessins à la plume par le peintre tchèque Aleš.

Cette œuvre immense, due à des érudits et des poètes, n’avait probablement pas son équivalent en France quand précisément, en 1948, paraît aux éditions Gallimard le premier des treize volumes du *Trésor des Contes*. Henri Pourrat travaillera de 1946 à sa mort à l’élaboration de ce monument laissé à la postérité : un millier de contes, deux mille proverbes, cinq cents chansons, et les légendes, les coutumes, les croyances, récoltées dès 1911 auprès des habitants de cette rude terre d’Auvergne, avec patience et persévérance, et avec une méthode rigoureuse que vient de mettre récemment en lumière Bernadette Bricout dans son livre *Le Savoir et la Saveur*.

Profonde est donc la joie de l’auteur du *Trésor*, lorsque de cette Europe Centrale bâillonnée par le rideau de fer, lui parviennent ces chants ravissants : dictons et devinettes, comptines et légendes, complaintes et cantiques pieux... Aussitôt, il cherche à les faire connaître : *Bonne nuit, ô Jésus, Les trois lits, Le sang du Seigneur* sont publiés dans le

numéro pascal de 1948 de *Témoignage Chrétien* sous le titre *Pâques en Moravie*, tandis que trois traductions de poésies plus légères, *Le cimetière*, *La lettre*, *Annette et Jean*, paraissent dans *Vie Art Cité*, une revue de Suisse romande, lors d'un séjour d'Henri Pourrat dans ce pays.

On songe alors à l'édition d'un véritable recueil.

Henri Pourrat, de plus en plus, admire la qualité du travail de Suzanne Renaud, et le lui écrit : "Jean Paulhan me disait un jour que la France manquait de grands traducteurs, – à propos de Vialatte qui a si bien traduit Kafka et qui, lui, est un grand traducteur... Mais il me semble que vos traductions sont une réussite. On jurerait des originaux. Et c'est bien l'essentiel. Elles ont le tour brusque, les nerfs, les couleurs tranchées des chansons populaires. Elles sont poésie. Et on croit sentir qu'elles sont fidèles..."

Voué à son labeur, l'auteur du Trésor communique son ardeur à cette sensible traductrice poète. Il l'encourage à rassembler ses traductions existantes, et à poursuivre son œuvre d'alliance entre deux pays qu'unit la tradition populaire.

Ne pouvant les faire transcrire, – "confiées à des mains étrangères, elles seraient revenues criblées de fautes" –, Suzanne Renaud recopie ces poésies elle-même, sur de minces feuillets épars, souvent lignés, de formats divers, au hasard de ce qu'elle pouvait se procurer comme papier en ce temps de pénurie. Fatiguée par cette tâche, elle commet quelques fautes, oublie des guillemets, ou en met trop, se lasse de reprendre le refrain des plaintes. Prudente, elle poste ses écrits en trois paquets successifs : "Ne vous tourmentez pas au sujet de la perte possible du manuscrit. J'ai gardé les titres, j'ai beaucoup de poèmes en double et d'ailleurs, je sais tout par cœur".

L'ensemble parvient intégralement à Henri Pourrat, comblé par ce "bouquet de fleurs sauvages", véritable *Kytice* français, selon le titre d'un recueil très connu du poète Erben, qui signifie effectivement "bouquet".

Henri Pourrat se met à classer les poèmes, dans un ordre qu'il juge plus harmonieux, une sorte de crescendo allant des devinettes aux plaintes amoureuses, puis aux cantiques pieux : "Je suis encore plus enchanté du livre qu'ils font. Poèmes d'enfance, de paysannerie, d'amour, de gaieté, de dépit, de vengeance, plaintes, poèmes religieux."

Puis il les fait dactylographier, en corrige soigneusement les erreurs de transcription. L'étude comparée du manuscrit et de cette copie dactylographiée annotée de la main d'Henri Pourrat – documents conservés jusqu'à aujourd'hui au Centre Henri Pourrat –, permet de discerner un travail de réflexion sur la ponctuation : Henri Pourrat en a réparé quelques lacunes, l'a simplifiée, modernisée, sans toutefois trop bousculer l'usage du point virgule, une nuance de la poésie de son temps à laquelle Suzanne Renaud tenait assez. Vers l'époque de ces traductions, elle était néanmoins tentée par une poésie sans inter-ponctuation. Pourrat lui-même a respecté cette tendance, sentant peut-être que s'ajoute un certain charme à des vers un peu nus.

Également certaines expressions subissent quelques changements, dans une amicale concertation que ne facilitait pas la lenteur du courrier entre les deux pays. Ainsi dans la ballade *La fiancée du mort*, "chevaux" est remplacé par "cheval" qui fait plus sonore – "un pas de cheval dans l'ombre sonore" –, ou bien, conseille Henri Pourrat, "au lieu de 'cher ami', mettre 'galant', qui semble de règle dans nos chansons populaires." "Galant, si j'avais cru d'avoir mon temps perdu..."

Une ou deux notes au bas des poèmes, rares car elles dérangent le lecteur, éclairent l'énigme d'une allusion à une coutume slave, telle cette croyance populaire qui voit dans la lune l'image du roi David couronné.

Le choix du titre du recueil enfin, donne lieu à une correspondance plus dense au début de l'année 1952.

Dans les poèmes revient souvent le mot "romarin", plante odorante et symbole nuptial en ce pays. Suzanne Renaud craint les noms de fleurs en poésie, mais celle-là est si modeste... Bohuslav Reynek, qui se sent "chez lui" dès qu'on lui parle de troupeaux, de cyprès, et d'oliviers, – on se souvient de son atavisme espagnol – a une préférence pour *Romarin*, titre bref et sobre qui lui semble un peu rendre le symbolisme et le parfum de ces chansons. Henri Pourrat penche pour la gentillesse d'*Annette et Jean*, deux prénoms tout simples, et très répandus, rappelant la dévotion à sainte Anne, en Bohême.

Le recueil, finalement, possède pour titre... *Romarin ou Annette et Jean*. Il est prêt pour l'édition au printemps de l'année 1952.

Henri Pourrat, raconte Annette Pourrat, "fait alors appel à tous ses amis et connaissances, Pierre Fanlac, à Périgueux, les Éditions de la Colombe, Georges Poupet à la Table ronde, son vieil ami ambertois Lucien Maury qui dirige aux éditions Stock "Le Cabinet cosmopolite", et bien d'autres encore... [...]. Les réponses ne viennent pas ou sont lentes, et, même lorsqu'elles sont chaleureuses, toujours décourageantes. [...] C'est que la crise et les difficultés de l'édition augmentent toujours : "Poésie ? Vente absolument nulle en ce moment. Pas d'éditeur."

Henri Pourrat pourtant s'obstine, s'adresse à deux poètes, Amy Sylvel et Sully André Peyre qui, à Aigues-Vives dans le Gard, dirigent la revue de poésie *Marsyas*. On envisage alors un simple tiré à part, à compte d'auteur. À cela aussi, Suzanne Renaud se fait une raison : "L'on peut bien sacrifier un peu de ce chiffon que l'on appelle par habitude 'argent' pour atteindre quelques lecteurs intéressants."

Elle aime maintenant ces traductions un peu maternellement, avoue-t-elle : "J'enverrai par le monde mes filles – ces petites chansons – en modeste équipage. J'espère qu'elles auront – à défaut de robe de bal – une gentille couverture et trouveront tout de même quelques soupirants. L'important est qu'elles voient le jour [...] et parlent à quelques âmes."

Des amis dauphinois se proposent pour investir une petite somme dans ce modeste projet de publication : une poignée de poèmes, illustrée d'un bois populaire ancien...

Mais il fallut renoncer devant le prix demandé. Après une publication partielle dans *Le Mercure de France*, il ne fut plus jamais question d'éditer *Romarin*.

Suzanne Renaud n'exprima aucune amertume devant cet échec. Elle avait vivement désiré voir l'infailible dévouement de son ami écrivain enfin récompensé. Quant à son amour propre d'auteur, elle le savait depuis longtemps "sévèrement rossé par le destin. [...] Je suis bien dressée à la résignation vous savez ! Et je ne regretterai jamais d'avoir, sur votre conseil terminé ce travail qui aura quelque jour son utilité."

Voici, quarante ans après, ce recueil inédit publié aux éditions des Cahiers de l'Alpe.⁴

Ce que sont ces traductions ?

Suzanne Renaud en connaît elle-même la valeur. "Fidèles, aussi peu littéraires que possible, exactes... [...] Je ne craindrais pas qu'elles fussent examinées à ce sujet ; ce ne sont pas des fantaisies sur un thème folklorique. Si le mot à mot strict n'est pas possible en poésie du moins ai-je respecté toujours le sens, le rythme, les images."

Orfèvre en beaux vers réguliers et classiques comme en poèmes brefs, non dépourvus de modernité, la poète a donné à ces traductions la musique et les couleurs qu'elle savait puiser dans sa langue maternelle pour sa propre poésie : "La langue tchèque, explique-t-elle, langue à déclinaisons où les accents modifient le son des mots et la longueur des voyelles, est une langue riche, touffue, pourtant concise, très propre à la poésie, mais très loin de notre langue analytique. Elle se prête beaucoup aux allitérations [et aux] onomatopées. [...] Ces chansons, dans l'original, sont rimées, la plupart du temps irrégulièrement comme je l'ai fait moi-même. J'ai conservé les rythmes, généralement six ou huit."

À cette rigueur, cette précision qu'exige le métier de poète, il faut ajouter le talent de musicienne de Suzanne Renaud. Elle jouait du piano avec art, et avoue, dans une lettre à une amie intime, avoir rêvé de devenir chanteuse...

Oublié aujourd'hui par les jeunes générations tchèques, un admirable chœur d'enfants pauvres, orphelins de la première guerre, recueillis et formés par un instituteur vers 1920, le chœur Bakule, avait autrefois chanté ces poèmes populaires. Il semblerait également que le grand musicien Leoš Janáček ait longuement étudié ces chansons, y retrouvant les traces d'anciens modes disparus.

Toutes ces ballades sont anciennes.

Elles évoquent un temps de mœurs dures où le service militaire durait sept à douze ans, et où l'autorité des frères sur les sœurs était extrême, comme en témoigne le poème *La belle Julienne*, datant de la guerre de Sept ans. Les complaintes *La fiancée du mort* et *Fleurs de sang* se chantaient dans les foires, elles ont erré par tout le pays. La pathétique ballade de *L'orphelin*, très connue, remonte à l'époque baroque. Émouvant d'impulsion slave est le poème *Séparation*, où Suzanne Renaud fait remarquer à Henri Pourrat le "rôle si humain joué par le cheval." Rompant avec la tonalité tragique des cantiques à refrains, quelques pièces brèves apportent à ce recueil "un peu de grâce malicieuse [...] et de rosée enfantine."

Dans toutes les chansons le mot Maman porte une majuscule. Selon une légende rapportée par Erben, la poésie populaire est le souffle de la mère, que les enfants viennent respirer sur sa tombe, retrouvant sa présence dans une touffe de serpolet, fleurie soudainement. *Mateřidouška*, le "serpolet" en tchèque, signifie littéralement "le dernier soupir de la mère".

Voici, avec ces chansons sorties de l'ombre, une parole humble.

Celle d'un peuple. Celle de son poète..., "un vrai moka de poésie"... disait, ému devant ces traductions, un grand poète tchèque⁵ retiré au bord de la Vltava, auquel Suzanne Renaud rendait parfois visite.

Nées à la lueur d'une détresse intérieure, devant un bon feu d'amitié, ces soixante poésies populaires sont une offrande de Suzanne Renaud à son pays natal, et à son pays d'adoption.

"Telles je les ai aimées, telles je les ai cueillies. S'il leur manque le chant qui les accompagnait comme leur ombre, comme le vent ou le bourdonnement de l'abeille, peut-être n'ont-elles pas trop perdu rythme et couleur au souffle de la langue étrangère. Je les ai placées au bord de la fenêtre, dans une cruche pleine d'eau bien fraîche et les voici maintenant qui se réveillent, face à l'horizon familier."

Annick Auzimour
Grenoble et Clermont-Ferrand, 1992

⁴ *Romarin ou Annette et Jean* (Grenoble, Les Cahiers de l'Alpe, 1992). Nouvelle édition, bilingue : *Romarin ou Annette et Jean. Ballades et poésies populaires tchèques et moraves*, traduites par Suzanne Renaud (Grenoble, Romarin, 2002).

Deux recueils de Suzanne Renaud ont été auparavant publiés aux éditions Les Cahiers de l'Alpe : *Ailes de cendre et autres poèmes* (1986) et *Nocturnes* (1989).

⁵ Vladimír Holan (1905-1980), prix Nobel de littérature.